



HAL
open science

Mario Vargas Llosa : résonance des discours politiques sur le discours romanesque, côté écrivain et côté lecteur

Marie-Madeleine Gladieu

► To cite this version:

Marie-Madeleine Gladieu. Mario Vargas Llosa : résonance des discours politiques sur le discours romanesque, côté écrivain et côté lecteur. Marie-Madeleine Gladieu; Jean-Michel Pottier; Alain Trouvé. La résonance lectorale, 10, Éditions et Presses Universitaires de Reims, pp.135-146, 2016, Approches Interdisciplinaires de la Lecture, 978-2-37496-197-2. 10.4000/books.epure.1696 . hal-04538846

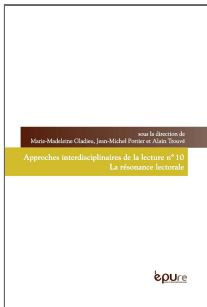
HAL Id: hal-04538846

<https://hal.univ-reims.fr/hal-04538846v1>

Submitted on 9 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Marie-Madeleine Gladieu, Jean-Michel Pottier et Alain Trouvé (dir.)

La résonance lectorale

Éditions et Presses universitaires de Reims

Mario Vargas Llosa : résonance des discours politiques sur le discours romanesque, côté écrivain et côté lecteur

Marie-Madeleine Gladieu

DOI : 10.4000/books.epure.1696

Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims

Lieu d'édition : Reims

Année d'édition : 2016

Date de mise en ligne : 11 septembre 2023

Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture

EAN électronique : 978-2-37496-197-2



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016

Ce document vous est offert par Université de Reims Champagne-Ardenne



Référence électronique

GLADIEU, Marie-Madeleine. *Mario Vargas Llosa : résonance des discours politiques sur le discours romanesque, côté écrivain et côté lecteur* In : *La résonance lectorale* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2016 (généré le 09 avril 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/epure/1696>>. ISBN : 978-2-37496-197-2. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.1696>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont sous Licence OpenEdition Books, sauf mention contraire.

Mario Vargas Llosa : résonance des discours politiques sur le discours romanesque, côté écrivain et côté lecteur

Marie-Madeleine Gladieu

[L'écrivain] établit une communication secrète, profonde, essentielle avec les obsessions cachées du lecteur. C'est pourquoi il n'est pas de manière de communiquer plus vraie que celle qui s'établit entre lecteurs et écrivains.

Alonso Cueto, *La peau d'un écrivain*.

- 1 Mario Vargas Llosa a longtemps considéré que le romancier voulant préserver sa liberté de création devait rester la mauvaise conscience de tous les gouvernements, car il est par essence un rebelle, celui qui signale grâce à l'exemple de ses personnages les failles de tous les régimes politiques. Il a commencé ses études universitaires sous la dictature du général Odría, quand la seule force d'opposition était le parti communiste qui devait se réunir dans la clandestinité ; il a fréquenté la cellule Cahuide à Lima, dont les séances se tenaient dans des locaux de Rimac, mais, a-t-il affirmé, certains de ses camarades lui ont alors reproché les thèmes de ses nouvelles, trop éloignés de ceux du réalisme socialiste, et lui ont demandé de militer par ses écrits. La réponse a été sans appel : le romancier ne choisit pas les thèmes de son œuvre, qui lui sont imposés par ses « démons », il est au contraire choisi par eux, il n'est libre que de l'aspect formel de ses créations ; il a donc préféré ne pas adhérer au parti et rester simple sympathisant. Il a soutenu pendant dix années la Révolution cubaine, participant aux activités de Casa de las Américas, maison d'édition créée par ce régime, qui publie une revue et organise un Prix littéraire. Mais parallèlement, il prend ses distances avec les partis de gauche quand il entend Jean-Paul Sartre justifier la violence des victimes du colonialisme, et quand un de ses amis, le poète Javier Heraud, meurt dans la lutte de guérilla au Pérou quelques jours après être venu prendre congé de lui à Paris, en 1963. Pour lui, le débat

démocratique est la seule forme de gouvernement valable, car il exclut le recours à la violence physique et à la mort de l'adversaire, méthodes qui correspondent davantage aux gouvernements et aux idéologies autoritaires et absolutistes. Le cas Padilla, au début des années 1970, le fera rompre avec la Révolution cubaine. Oubliant les causes de l'emprisonnement de l'ex-milicien du dictateur Batista qui a publié en prison un recueil de poèmes, il dénonce la répression contre les intellectuels et les artistes qui se situent hors de la Révolution (Fidel Castro a dit officiellement : « Dans la Révolution, tout ; hors de la Révolution, rien »). Toutefois, jusqu'en 1986, Vargas Llosa refuse de s'engager en politique, malgré la mission à Uchuraccay qui lui a été confiée en 1983 par le président Belaúnde, découvrir les causes de la mort qu'un groupe de paysans, dans une zone que se disputent Sentier Lumineux et la Garde Civile, a donnée à un groupe de journalistes. Cette enquête a été particulièrement pénible pour l'écrivain ne parlant pas la langue quechua dans une région où une grande partie de la population est monolingue quechua, mal accueilli par les autorités judiciaires et par les forces de l'ordre qui s'interrogent sur les raisons de la venue d'un intellectuel de la capitale et lié à l'Europe, pour s'intéresser à l'un de ces tragiques faits divers qui commencent à être si courants dans les Andes à cette époque.

- 2 En 1979, pourtant, Mario Vargas Llosa et son ami le peintre Fernando de Szyszlo, face à la faillite de la dictature militaire de Francisco Morales Bermúdez, ont demandé très officiellement la nomination d'une Assemblée constituante afin de préparer des élections et le retour à la démocratie. Dix ans après la publication de *Conversation à La Cathédrale* – cette cathédrale étant non un lieu de culte chrétien, mais un café misérable des bords de la rivière Rimac (Parler, en langue quechua) qui traverse Lima, dont la porte, probablement de récupération et d'une taille beaucoup trop grande pour le bâtiment, lui a valu ce nom donné spontanément par la clientèle moqueuse – dans lequel le romancier combattait la dictature avec ses propres armes, donnant à lire la brutalité et la corruption de ce régime à travers les souffrances des personnages de milieux populaires et la corruption des mœurs des autorités politiques, Vargas Llosa prend cette fois la parole de manière directe. Il refuse toutefois encore de s'engager dans la politique car il veut rester l'intellectuel qui se réserve la possibilité de critiquer toute dérive des régimes démocratiques. Il reprendra la parole en 1987, pour protester contre la nationalisation des banques péruviennes par Alan García, quand le terrorisme ruine le pays, si bien que la monnaie nationale se dévalue quotidiennement favorisant la dollarisation du commerce et de l'économie en général, ainsi que la fuite des capitaux (le voyage à l'étranger le plus demandé concerne Miami, dont les banques s'enrichissent). Il fondera cette année-là le mouvement Libertad. Avec la multiplication des violences dans la majeure partie du pays, et l'accroissement de la délinquance et de l'insécurité qui en sont les conséquences, beaucoup de Péruviens perdent la confiance dans les partis politiques traditionnels pour redresser le pays. Les principaux membres de Libertad persuadent alors Mario Vargas Llosa, intellectuel écouté au niveau international, de se présenter à la présidence de la République. Les sondages le donnent vainqueur (mais quand trouvera-t-il le temps de se consacrer à la lecture et à l'écriture, s'inquiète-t-il lorsqu'il évoque ce futur probable avec ses amis ; ce sacrifice est malgré tout nécessaire, car on ne peut laisser son pays dans un tel état), mais Kenya Fujimori (nom enregistré auprès des services de l'ambassade du Japon, car Fujimori a une double nationalité), Alberto Fujimori pour le Pérou, remporte l'élection de 1990 : il est « *el chinito* », assimilé dans l'imaginaire populaire aux classes défavorisées, donc leur meilleur défenseur potentiel. En 1992 Fujimori, qui refuse le débat démocratique avec

l'opposition, fait son « *autogolpe* », coup d'État dirigé par le président élu lui-même, ce qui provoque une vive réaction de Vargas Llosa qui, vivant en Espagne, demande et obtient la nationalité espagnole.

- 3 Au cours de cette période, de 1987 à 1993, Mario Vargas Llosa prononce des discours à portée politique. Ceux de la période électorale, en particulier, sont assez répétitifs : à partir d'un discours de base, le candidat à la présidence du Pérou reprend les mêmes thèmes avec quelques variantes, de telle sorte que souvent il improvise sans laisser de trace écrite. Mais les discours les plus importants, prononcés devant des autorités du monde économique ou politique, sont écrits, ont été conservés, et permettent aux lecteurs de ses œuvres de 1992 à 2000 de se rendre compte de l'influence sur son œuvre de ces paroles maintes fois répétées, de ces idées souvent développées, qui se retrouvent en partie dans le discours de certains personnages, en particulier les personnages porte-parole comme Lituma dans *Lituma dans les Andes*, ou encore chez des personnages historiques comme Trujillo, le Bouc, dans *La Fête au Bouc*. Aux mots prononcés il convient d'ajouter les mots « intérieurs », ceux qui ne sont confiés qu'à des proches, en lien avec les circonstances dans lesquelles sont prononcés les discours de ces années difficiles. Tous ces mots renvoient aussi à ce que vivaient ou craignaient bien des Péruviens à cette époque, et résonnent particulièrement à la lecture de *Lituma dans les Andes*.
- 4 Un premier exemple de résonance des mots « intérieurs » est donné dans le dialogue de Tomasito avec Meche, dans le premier chapitre de *Lituma dans les Andes*. Actuellement garde civil, Tomasito raconte son histoire à son supérieur hiérarchique, Lituma, pour distraire les longues soirées – la nuit tombe vers 18 heures – dans leur cabane servant de caserne à Naccos : il était alors, grâce à un oncle policier, garde du corps d'un trafiquant de drogue, *el Chanco* (le Cochon). Celui-ci entretient une liaison sadomasochiste avec une jeune et jolie prostituée, Meche, afro-descendante comme il est dit lors de ses apparitions dans les œuvres précédentes ; Tomasito, ému et rempli de compassion pour la jeune femme dont il est en train de tomber amoureux, tue celui qu'il prend pour un bourreau. « Tu l'as tué ? [...] Est-ce que tu n'es pas un de ses gardes du corps ?! ». L'écrivain, qui doit vivre sous la protection constante de gardes du corps depuis qu'il a pris la tête de Libertad et se présente à la présidence de la République, craint ce dont la presse se fait parfois l'écho, la trahison de l'un d'eux. Un certain nombre de responsables politiques et économiques partagent cette crainte, comme beaucoup de citoyens qui ont perdu confiance en la police et la garde civile et qui redoutent de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Tout un vécu refait surface à la lecture de ces mots, autant que ceux-ci se sont spontanément imposés à l'écrivain avec la scène qu'ils sous-tendent. Dans la plupart des discours politiques de Mario Vargas Llosa, quelques phrases sont consacrées aux liens entre la violence liée au fanatisme politique et le développement de toutes les formes de délinquance : le trafic de drogue et les crimes crapuleux, pour ne citer que les plus graves.
- 5 Afin de lutter contre ces fléaux qui détruisent le pays, Vargas Llosa annonce dans son discours de décembre 1989, étant le candidat de FREDEMO à la présidence de la République, devant les membres de l'Institut péruvien de gestion des entreprises : « Mon gouvernement renforcera l'action des forces armées et de la police nationale, en les dotant de ressources, d'équipement approprié et de formation² ». Le manque de moyens des entités chargées du rétablissement de l'ordre est illustré, dans *Lituma dans les Andes*, par les personnages de Lituma et de Tomasito Carreño. Leur manque de

formation devient souvent évident : envoyé dans une zone où la langue pratiquée est le quechua, reconnu comme langue nationale par la Constitution depuis la décennie antérieure, il l'ignore totalement, ce qui le met dans l'incapacité de comprendre les parents des victimes ; Tomasito ne le comprend qu'imparfaitement. Quant aux moyens mis à leur disposition pour mener leur enquête, un local qui semble être davantage une cabane de berger qu'un commissariat, équipé d'un transistor ne captant qu'une radio locale et parfois une de la capitale de la province, et un carnet avec un crayon noir dont il faut économiser la mine, ainsi que deux fusils cachés dans la penderie et un pistolet que Lituma cache sous son oreiller. La fiction romanesque traduit presque fidèlement les moyens mis en réalité à la disposition des forces de l'ordre dans certaines zones. Ajoutons que dans Lima, il n'était pas rare d'entendre des ratés dans le mouvement des hélices des hélicoptères chargés de surveiller les grandes artères où arrivaient la route des Andes et la Panaméricaine, et que les machines à écrire des commissariats étaient encore très souvent mécaniques. Les mots, les bruits et les images résonnent tant dans les souvenirs de l'écrivain que dans ceux de ses lecteurs ayant connu cette époque.

- 6 Au manque de moyens des deux gardes civils correspond celui de l'ensemble de la population de Naccos. Dans les œuvres de fiction, l'habit fait le moine, et tant la bouche édentée de la femme parlant quechua et mâchant sa feuille de coca que les vêtements et les sandales d'Adriana dénotent l'extrême pauvreté des habitants de Naccos. À la misère économique correspond l'indigence culturelle du village, le seul lieu de convivialité étant le café tenu par Adriana et Dionisio ; aucune mention n'est faite d'une église ni d'un autre commerce, et la radio fonctionne mal à cause de l'isolement dans les montagnes. Les seules paroles venues de l'extérieur, et adressées directement aux villageois et aux ouvriers du chantier, ce sont les prédictions qu'Adriana lit dans les cartes et les feuilles de coca, ou les légendes qu'elle transmet à sa manière, en les déformant souvent pour justifier ses crimes. Or, dans ses discours, Vargas Llosa insiste régulièrement sur la nécessité de donner à la population une éducation et une culture qui seront les premiers atouts pour sortir le pays de la crise profonde qu'il traverse. Car éducation et culture permettront d'éviter le fanatisme et l'obscurantisme, ainsi que l'accès à l'emploi.
- 7 Il n'est pas anodin de constater que le personnage de Dionisio, le « civilisateur » qui prétend avoir introduit dans les Andes la consommation du *pisco*, alcool provenant de la distillation des raisins de la Côte, ressemble physiquement à Abimaël Guzmán, fondateur de Sentier Lumineux surnommé à la fin des années 1980 le président Gonzalo, qui impose sa « pensée guide » comme pensée unique : le succès de la guerre populaire signifie un quota de sacrifices qui doit être accepté pour qu'advienne une vie meilleure et plus juste. Connus de tous à cette époque, les paroles et les écrits de Guzmán résonnent dans la bouche de Dionisio par la volonté de son créateur. Et tout lecteur péruvien les reconnaît aussi aisément qu'il identifie, à travers les personnages assassinés par les milices sentiéristes, les meurtres perpétrés pendant ces années. Quant aux discours de la campagne électorale de Vargas Llosa, ils abordent tous ce problème qui doit impérativement être résolu : il faut que les Péruviens mènent une guerre sans merci contre le terrorisme, mais « en respectant la loi – c'est ce qui confère sa légitimité à un gouvernement démocratique – mais sans hésiter, avec toute la fermeté nécessaire, convaincus qu'en défendant la démocratie nous défendons la civilisation³ ». De plus, le personnage de Dionisio qui se met en scène dans l'animation des fêtes de village, puis mieux encore dans son café à Naccos, rappelle encore par ce trait Abimaël Guzmán. Venu vivre à Lima parce qu'il ne supportait plus l'altitude, il

organisait des fêtes où l'alcool coulait à flots avec ses plus proches collaborateurs, et créateur de sa propre légende, il réalisait des vidéos dont en 1992 la police a réussi à s'emparer ; l'une d'elles, représentant le président Gonzalo trinquant, le regard un peu trop brillant, avec un groupe de proches, a été répertoriée sous le titre de « La fête dionysiaque ».

- 8 Le nombre de victimes du terrorisme inquiète aussi Mario Vargas Llosa, comme la plupart des Péruviens. Il signale par exemple, dans le discours déjà cité, comme dans de nombreux autres : « Jusqu'à décembre 1988, plus de 260 autorités politiques ont été assassinées [...] Jusqu'à cette date, la folie furieuse du terrorisme a fait 11 361 victimes innocentes chez les populations civiles, surtout chez les paysans⁴ ». La transcription romanesque de ces faits est le récit presque répétitif, dans une séquence des premiers chapitres, des exécutions par lapidation de personnages étrangers au conflit ou venant en aide aux populations locales. C'est aussi l'évocation de l'insécurité et l'évocation d'assassinats dans les conversations. Rester en vie semble ainsi tenir du miracle. *Lituma dans les Andes* a été qualifié de *thriller* pour l'ambiance de peur et de tension permanente qui le caractérise : aux exactions de Sentier Lumineux s'ajoutent celles des êtres légendaires, les *pishtacos*, sorte d'ogres vivant dans les grottes des montagnes et se nourrissant de la « graisse » ou force vitale des hommes, les *mukis*, êtres diaboliques gardant l'entrée des mines qui provoquent les effondrements de galeries et les coups de grisou, et les phénomènes naturels, tremblements de terre et glissements de terrain, comme celui qui ensevelira les machines, arrêtant définitivement le chantier de la route devant désenclaver la région. Ces phénomènes sont fréquents et éveillent des souvenirs chez tous les lecteurs péruviens de ce roman, autant que l'insécurité de ces années et les circonstances des assassinats, qui seront officiellement reconnues dès le début des années 2000, quand sera mise en place la Commission pour la Vérité et la Réconciliation. Le roman change les lieux où se sont déroulés les faits relatés, ainsi que le nom des acteurs et des victimes, mais les enquêtes de ces quinze dernières années ont révélé que l'essentiel des récits de violence présents dans cette œuvre de fiction correspond à des faits avérés que, comme le veut l'art réaliste, l'écrivain a associés ou dissociés, déplacés dans l'espace et dans le temps.
- 9 Dans la seconde séquence du second chapitre de la première partie, l'irruption d'un commando de Sentier Lumineux qui abat toutes les vigognes d'une réserve naturelle (fait réel) gardées par Pedrito Tinoco, le sourd et muet qui deviendra ensuite le serviteur des gardes civils avant de disparaître, donne lieu à une explication de cet acte barbare et inutile : c'est la guerre populaire, et les miliciens détruisent tout ce qui favorise le capitalisme et conduit à l'esclavage de l'homme ; ils viennent donc, d'une certaine manière, libérer Pedrito Tinoco – qui perd son travail et sa place dans la société, et la communauté indienne perd son principal moyen de subsistance – et lui rendre sa dignité. Le but de ces miliciens est de libérer ainsi tout le Pérou, afin de construire un monde juste sur les ruines de l'ordre ancien et de ses richesses. Ces personnages à peine adolescents expriment naïvement le but que se proposait d'atteindre leur chef, Abimaël Guzmán. Le lecteur péruvien trouve dans ce passage une transcription du discours tenu par Sentier Lumineux à cette époque, et de la dénonciation de Vargas Llosa qui ne manquait dans aucun de ses discours de souligner l'ineptie de ce type de raisonnement : ruiner un pays n'est pas la manière adéquate de le conduire sur la voie du progrès social. « Ce n'est pas un combat entre terroristes et militaires, mais entre des bandes minoritaires et le peuple péruvien dans son ensemble

qui, s'il perdait cette guerre, serait soumis à une tyrannie génocidaire et à des formes presque préhistoriques de sous-développement⁵ ».

- 10 Afin de ne pas alimenter le découragement ambiant, Mario Vargas Llosa rappelle souvent le passé civilisateur du pays qui fut le berceau d'un empire indigène, puis le relais d'un empire qui apporta la modernité de son époque. Exceptionnellement, il ne retient que les aspects positifs de ces empires, car il s'agit de rendre espoir et confiance à la population dans un contexte de catastrophe économique et sociale.

La vieille histoire de l'homme péruvien, c'est celle des réponses audacieuses, créatives, face aux défis les plus difficiles : ceux de la Cordillère escarpée et du désert stérile, ceux de l'homme et de la fusion des cultures. Par son travail et son acharnement, il les a tous relevés : il a civilisé les sommets en les ensemençant et en les urbanisant, et sur le sable, il a fait pousser l'arbre, le toit, le village avec les rites de la convivialité. Un vaste empire civilisateur et tolérant, multiple et moderne pour son époque, a surgi là où il n'y avait auparavant que désolation, promiscuité et barbarie.⁶

- 11 Dans *Lituma dans les Andes*, cet aspect civilisateur apparaît essentiellement dans les évocations de Piura, quand Lituma se souvient de son quartier, de ses amis et du bar où ils se réunissent habituellement. De plus, l'objet d'amour et de désir est Meche, la belle jeune femme de Piura. C'est dans cette ville que Mario Vargas Llosa, alors âgé de neuf ans, a connu son pays pour la première fois, a écrit ses premiers poèmes et sa première pièce de théâtre, une ville en un mot à laquelle il est resté très attaché. Le lecteur péruvien de ce roman se souvient aussi qu'à la fin des années 1980, la télévision péruvienne diffusait en feuilleton une histoire de l'empire inca qui idéalisait et glorifiait le passé préhispanique et soulignait comment l'administration des Incas avait su régler les problèmes sociaux et sanitaires. La Piura de la fiction correspond assez bien à ce modèle ancien où, si aucun personnage ne vit dans l'opulence, personne ne semble touché par la misère absolue.
- 12 Indubitablement, les discours de la campagne électorale de Mario Vargas Llosa, de par leur aspect répétitif puisqu'il s'agissait de faire le point sur la situation et de proposer des solutions pour sortir de la crise économique et pour en finir avec le terrorisme généré par la guerre populaire de Sentier Lumineux ainsi que l'accroissement de la délinquance au quotidien qui en est la conséquence, ont marqué durablement la sensibilité de l'écrivain. Trois années passées à se renseigner sur les divers problèmes du pays et à imaginer les moyens d'y porter remède ne peuvent que susciter chez lui la conscience de ses « démons », anciens et renouvelés : les personnages choisis pour incarner les situations où seront exprimés ces problèmes, ne sont-ils pas déjà présents dans les romans antérieurs ? L'écriture romanesque, a-t-il souvent affirmé, est liée au mal, et le romancier est par définition un rebelle qui n'accepte pas naïvement le discours officiel et qui souligne les véritables maux de la société en proposant une vision autre des choses, un autre angle d'appréhension du réel. Sur ce point, le discours politique du candidat aux élections lui est comparable. Dans les deux cas, le réalisme avec lequel une situation particulièrement grave est présentée, est nuancé par l'optimisme : celui qui croit en les idées qu'il exprime ne saurait être défaitiste, tout problème a une solution, et pour tenter de mettre en application cette solution, il faut persuader les auditeurs. Naccos, les Andes et même la capitale sont devenus des enfers ; mais il y a aussi Piura, sa convivialité, ses cafés et ses belles filles. Le texte de fiction peut idéaliser le présent et le presque présent. En revanche, le discours politique cherche l'optimisme dans la confiance en des qualités traditionnelles du peuple dans

son ensemble. Face à une crise sans précédent, il faut rappeler la grandeur du pays et bien montrer l'épopée de sa formation : le rêve doit avoir un réel prestige. Mais c'est l'ironie qui domine dans les souvenirs et les actions héroïques des deux gardes civils. Lituma se souvient de beuveries et de fanfaronnades ; Tomasito, pour jouer un rôle de chevalier sauvant sa belle jeune vierge des griffes de l'immonde dragon, tue le Cochon pour sauver une prostituée. Et les crimes à élucider ne sont pas dus au terrorisme, mais à la cruauté absurde des deux tenanciers du café de Naccos qui prétendent se gagner la faveur des divinités et faire advenir le paradis sur terre en y créant un enfer. Si les lecteurs étrangers du roman ont été séduits par son côté *thriller* et par l'ironie de certaines situations, par quelques épisodes qu'ils croyaient reconnaître, les lecteurs péruviens qui ont pris au premier degré l'histoire de Dionisio et d'Adriana ont été choqués par une telle présentation des Andes, pouvant porter préjudice à l'image de leur terre. *Lituma dans les Andes* a-t-il été une forme de protestation contre ce que l'auteur n'a pas eu l'occasion de corriger dans le monde réel ? À la fin du roman, Lituma est envoyé en Amazonie, là où il acquiert ses premières caractéristiques en tant que personnage romanesque, dans *La Maison verte*. Tout peut, ou va, recommencer. Dans le monde réel, Fujimori vient de bafouer la démocratie par son « *autogolpe* », et l'arrestation des députés de l'opposition comme s'il s'agissait de délinquants. Ce qui recommence, c'est la dictature, bien que sous un nouvel aspect, car elle a été récemment portée au pouvoir par le suffrage populaire. Vargas Llosa proteste dans la presse européenne contre le « petit führer qui règne à Lima ». La cruelle absurdité de cette situation a peut-être pour équivalent dans le roman la cruauté absurde des deux cafetiers sous des prétextes religieux : la puissance protectrice des Apus demandant soudain des sacrifices (ce qui est faux si on se réfère à la croyance andine, les Apus étant les esprits des ancêtres qui veillent sur le village, et qui ne demandent qu'un geste de révérence à leur égard) n'est-ce pas la traduction romanesque du dictateur et de ses complices montrant leur vrai visage ? La résonance lectorale proposée ici pourra sembler subjective à certains, mais cette hypothèse n'en est pas moins un arrière-texte probable, ou à défaut, l'expression d'une liberté d'interprétation de lecteur.

NOTES

1. Mario Vargas Llosa, *Lituma dans les Andes*, trad. Albert Bensoussan, Paris, Gallimard, 1993, p. 34. « *Lo mataste ? [...] ¿No eres uno de sus custodios, acaso?* », *Lituma en los Andes*, Barcelona, Planeta, 1993, p. 30.
2. « *Mi gobierno fortalecerá la acción de las Fuerzas Armadas y de la Policía Nacional, dotándolas de recursos equipamiento apropiado y especialización* », Mario Vargas Llosa, discours prononcé devant l'Instituto Peruano de Administración de Empresas – XXVII Conferencia Anual de Ejecutivos (CADE 89), Lima, décembre 1989.
3. *Ibid.*, « *dentro de la ley – que es lo que da legitimidad al gobierno democrático – pero sin vacilar, con toda la firmeza necesaria, en el convencimiento de que defendiendo al democracia defendemos la civilización* ».
4. *Ibid.*, « *Hasta diciembre de 1988, fueron asesinadas más de 260 autoridades políticas [...] 11,361 víctimas inocentes cobró hasta esa fecha la vesanía terrorista entre poblaciones civiles, sobre todo campesinos* », la

date de départ étant 1980, date du discours d'Abimaël Guzmán, *Iniciemos la lucha armada* (Commençons la lutte armée), qui marque le début des assassinats et autres actes de terrorisme.

5. *Ibid.*, « ésta no es una contienda entre terroristas y militares, sino entre unas bandas minoritarias y el pueblo peruano en su conjunto, el que, de perder esta guerra, sería sometido a una tiranía genocida y a formas casi prehistóricas de subdesarrollo ».

6. *Ibid.*, « La vieja historia del hombre peruano es la de las respuestas audaces, creativas, ante los retos más difíciles: los de la cordillera erizada y el desierto estéril, los del hombre y la confusión de culturas. Con trabajo y tesón, los venció todos: civilizó las cumbres, sembrándolas y urbanizándolas, e hizo brotar sobre la arena el árbol, el tejado, la aldea y los ritos de la convivencia. Un vasto imperio civilizador y tolerante, múltiple y, en términos de su época, moderno, surgió donde antes había desolación, promiscuidad y barbarie ».

AUTEUR

MARIE-MADELEINE GLADIEU

Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP